

le vrai Pascal de la poussière, où il était resté enseveli depuis si longtemps.

C'est cette résurrection, si nous pouvons parler ainsi, que M. Faugère a entrepris d'opérer. Les nombreuses difficultés que présentait cette œuvre ne l'ont en aucune manière effrayé; il nous dit lui-même qu'il y a travaillé avec l'infatigable passion qu'inspire aisément la mémoire d'un écrivain, en qui se rencontrent dans une merveilleuse alliance la beauté de l'âme et la grandeur du génie. Et autant que l'on peut en juger, M. Faugère s'est admirablement acquitté de sa tâche. Son édition est un beau monument élevé à la mémoire du grand penseur, chez lequel en dépit des idées de M. Cousin, la foi et la raison se sont, pour ainsi dire, entrebaïées. Il ne reste plus aucun doute à cet égard. Ce qui avait pu s'accréditer à la faveur d'un texte tronqué est devenu insoutenable depuis la publication de l'édition complète et vraie des *Pensées*.

Le travail de M. Faugère a droit à notre reconnaissance à plusieurs titres. Car outre qu'il rétablit dans leur intégrité les pensées que nous connaissons déjà, il nous en donne un grand nombre, ainsi que plusieurs lettres et fragments de Pascal, inconnus jusqu'ici. De plus, beaucoup de notes et une longue introduction, intéressante sous plusieurs rapports, viennent enrichir cette belle édition. Entre autres détails bibliographiques, M. Faugère fait l'histoire des plus importantes éditions qui ont été faites de cet ouvrage. Nous ne parlerons que de la première, qui a été presque entièrement copiée par les autres éditeurs.

Tout le monde sait que la plupart des *Pensées* étaient simplement des notes écrites de temps à autre en vue d'un grand ouvrage apologétique que Pascal avait l'intention de publier. C'est ce que nous apprend la préface de la première édition: "on trouvera ces papiers tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite." Ce sont ces papiers que les parents et amis de Pascal publièrent peu de temps après sa mort. (Ces mêmes papiers conservés à la Bibliothèque royale ont servi de base au travail de M. Faugère.) Or, lorsqu'il fut question d'imprimer ces notes, Arnauld, Nicole, le duc de Roannez et quelques autres, qui avaient été chargés de les préparer pour la presse, crurent qu'il était tout naturel de les retoucher, pensant bien que leur illustre ami n'aurait pas manqué de le faire lui-même. Peut-être, allèrent-ils jusqu'à s'imaginer que ce serait faire tort à Pascal que de livrer au public tels qu'ils étaient ces fragments que la maladie et la mort avaient laissés inachevés. Leurs intentions, quoiqu'il en soit, paraissent avoir été bonnes.

Une autre circonstance qui porta les amis de Pascal à corriger les manuscrits de ce grand homme, fut la crainte des Jésuites. La sensation produite par les *Provinciales* subsistait encore jusqu'à un certain point et il n'y a nul doute que les disciples de Loyola eussent été heureux de tenir la réputation de leur adversaire, si l'occasion s'en était présentée. Or, on sait que Pascal avait quelques *mauvaises* pensées au sujet de l'ordre en question, et il était naturel que ses amis en changassent un peu le sens, afin d'éviter tout danger de ce côté-là.

De plus, dans ce temps-là les livres religieux ne se publiaient pas aussi facilement qu'à présent. On avait alors la *censure*, et, avant qu'un ouvrage religieux pût voir le jour, il fallait qu'il passât par les mains de plusieurs docteurs en théologie. Ce fut le cas du livre des *Pensées*. Une multitude d'ecclésiastiques l'examinèrent et chacun prit vis-à-vis de

Pascal le rôle de correcteur, et le remplit librement.

Ainsi, d'un côté le désir d'embellir le style de Pascal et la crainte d'éveiller les susceptibilités de l'ordre des Jésuites, contre lequel il avait lancé de ces traits qui atteignent toujours le but; de l'autre, la détermination de quelques docteurs de le rendre bien orthodoxe et édifiant, telles furent les causes des nombreuses altérations que subit cet ouvrage.

Mais à présent nous pouvons lire les *Vraies* pensées du grand philosophe chrétien, grâce à M. Faugère qui, pour ainsi dire, nous les a restituées. Remercions-le donc de ce travail et allons y puiser les enseignements précieux, qu'un grand génie nous a légués, en politique, littérature, morale et religion.

L'Évangile et la Conscience.

L'homme, dans son état déchu, possède encore jusqu'à un certain point cette faculté divine, au moyen de laquelle il peut juger de ses sentiments et de ses actions, et y faire la part du bien et du mal: l'homme porte au-dedans de lui ce moniteur fidèle qu'on appelle la conscience. Mais que cette lumière céleste est facilement éteinte! Que cette voix qui se fait surtout entendre dans l'âge où le cœur ne s'est pas encore endurci, que cette voix est bientôt couverte par le bruit et le tumulte du monde! Ces caractères divins tracés sur le cœur de l'homme vont toujours en s'effaçant, si celui-ci est laissé à lui-même, si l'Évangile n'agit pas sur son âme. Et il en est, qui en viennent à un tel point de dégradation morale qu'ils étouffent tout-à-fait cette voix importune, cette voix qui les dérange au sein de leurs coupables jouissances.

La conscience chez ces hommes ressemblait d'abord à ces ruines qui nous révèlent l'existence de magnifiques édifices. Ce n'était plus, il est vrai, un temple; mais c'en était au moins quelques portions, quelques pans de murs. Bientôt ces ruines se sont affaissées et abaïssées au niveau du sol, et on a fini par y faire passer la charrue; il n'en est pas resté la moindre trace, pas même un seul vestige.

Cette destruction morale n'est pas générale sans doute; parmi ceux qui nous entourent, il en est plusieurs à la conscience desquels nous pouvons faire appel avec l'espérance d'être entendus. Mais il n'en est pas moins vrai que chez ces personnes les lumières de la conscience s'éteignent graduellement, à mesure que l'habitude du péché s'enracine en elles. Elles l'ont fait taire une fois, deux fois cet ange tutélaire, et il a fini par se résigner au silence. Chassé de son sanctuaire, il a dû remonter, sans doute en pleurant, vers les cieux, pour ne revenir que dans les moments de grandes chutes, rendre au moins témoignage à la sainteté et aux droits de Dieu.

Mais il en est tout autrement, si l'on reçoit l'Évangile dans son cœur; alors la conscience, comme une plante sans un souffle bienfaisant, reprend une nouvelle vie. Elle s'éclaircit de je ne sais quelle lumière inconnue jusqu'alors, et répand sur toute notre existence un jour serein et pur, semblable à celui qui régnait dans l'âme de l'homme, avant que l'harmonie et le bonheur y eussent été troublés. La conscience du chrétien, éclairée chaque jour par le Saint-Esprit, se pénétrant de plus en plus de sa divine lumière, devient un flambeau toujours brillant sur le sentier de la vie éternelle, en sorte que s'il n'y marche pas continuellement, c'est sa propre faute, c'est qu'il se laisse guider par les inclinations de la nature corrompue, dont il trafique encore les restes. Car la conscience, moniteur et conseiller fidèle, lui indique toujours le bon chemin.